

« Transport mental » Montréal transport limité

Gilles Lapointe

Number 20 (3), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28961ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lapointe, G. (1981). Review of [« Transport mental » Montréal transport limité]. *Jeu*, (20), 115–117.

«transport mental» montréal transport limité

Création collective de Montréal Transport Limité, présentée du 1er au 18 avril 1981 aux Clochards Célestes. Musiciens-comédiens: Jaco Duguay, Danielle Frenette, François Gourd, Christian Jolicoeur, André Martineau, Pierre Murray, Bernard Paquet et Sylvie Potvin. Reprise au Transit de l'Hôtel Nelson du 22 avril au 10 mai et à la salle La Polonaise du 3 au 20 juin 1981.

Monté en avril 1981 aux Clochards Célestes (97 ouest, rue Sainte-Catherine), *Transport mental*, un spectacle du collectif de comédiens-musiciens Montréal Transport Limité, y tient l'affiche pendant trois semaines. Le bar, ouvert depuis quelques mois seulement, est fréquenté par la clientèle de la défunte Grande Passe (rue Ontario) à laquelle se mêle une faune composée de marginaux, de chômeurs, d'étudiants et de *punks* sensibles à la folie particulière de l'endroit. Le prix d'entrée y est ridiculement bas. Nombreuses sont les formations rock, jazz et *new wave*, anglophones et francophones, qui sollicitent le privilège de s'y produire. «Je suis surpris de découvrir qu'il y a tant de vie culturelle latente à Montréal, car on a au moins de trois à quatre groupes par jour qui viennent pour une audition», dira Michel Perrault, l'un des douze responsables des Clochards Célestes, dans une entrevue accordée à Denis Lavoie¹. Les organisateurs cherchent à attirer de nouveaux publics en mettant à l'affiche des spectacles «semi-culturels [sic], du théâtre, de la danse». En dépit d'une scène surélevée n'offrant que peu de dégagements, d'un système d'éclairage rudimentaire, d'un plancher littéralement encombré par des tables et de méchantes chaises de bois, l'endroit est propice à la création et à la présentation

de différents types de spectacles parce qu'il s'y développe une atmosphère d'ouverture et de nouveauté et surtout parce que s'y rassemble un public intéressé, généreux, critique. Celui-ci, sans autre publicité que le bouche à oreille, s'y est retrouvé pour applaudir le clown Nion et sa *Comédia bizarre (Satire sexuelle en balloune)* et surtout, pendant trois semaines consécutives, à guichet fermé, *Transport mental*.

un transport rapide (et courtois)

Si ce spectacle a connu un succès aussi foudroyant qu'instantané, c'est que ses auteurs n'ont pas craint de prendre leurs distances vis-à-vis leurs aîné(e)s des années soixante au moment des grandes contestations tout en dénonçant à leur tour ceux et celles qui ont renoncé aux revendications sociales, pour pactiser avec le pouvoir ou le canal 10, pour entreprendre un grand radotage sur le pays ou, bêtement, pour se laisser avaler par le système: aux Robert Charlebois, «la marionnette des petits bourgeois», à Ginette Reno et à Félix Leclerc, à Jen Roger et à la Houle du Quai [sic] qui s'étrangle dans ses «à l'eau» [sic] en avalant micro et auditoire, répond la tête grimaçante de Quasimodo crachant des flammes. On règle (assez facilement) ses comptes avec les «gros cochons de patrons», avec la justice, avec la censure, avec les Anglais («*What does Québec want? Separate! Separate!*»), avec les marxistes et les sexistes. L'efficacité, somme toute, de *Transport mental* réside moins dans les thèmes abordés, qui sont parfois éculés jusqu'au lieu commun (sauf dans les chansons liées au corps et au désir, et qui traitent de la masturbation et des menstruations), que dans une énergie et

1. «Les Clochards Célestes passent au spectacle», *la Presse*, 14 mars 1981, p. C-23.



Transport mental, création collective de Montréal Transport Limité. Aux Clochards Célestes, avril 1981. Photo: Crépô.

un souffle retrouvés, un ton résolument cynique et grinçant, qui rappelle par moments le Grand Cirque Ordinaire, et à d'autres, les spectacles de carabins.

Dans la seconde partie, un vieux magicien accompagné d'un accordéoniste aveugle nous introduit subtilement dans son univers onirique, peuplé de cauchemars et de merveilles. Sa voix brisée ressemble curieusement à celle d'un allophone, marquant l'ouverture du collectif aux cultures ethniques de Montréal et dépassant ainsi la vision ethnocentrique du Québec auto-satisfait et repu de lui-même de la dernière décennie. Autre tableau: sortant de l'ombre où il s'est tenu jusqu'ici, le travesti-hôtesse abandonne son attitude équivoque, oublie peu à peu son rire grêle et gêné pour adopter une attitude de provocation, qui éclate brusquement en violence verbale. À ce signal se déclenche alors une métamorphose (une révolution?) qui sera prétexte au défilé

sur scène de toute une galerie de personnages aussi loufoques qu'inquiétants: un diable grimaçant qui joue du trombone, un fakir qui fait lever de sa culotte un interminable serpent, un exhibitionniste dans une caisse de Molson, un Goldorak qui jongle avec des boules de feu: visions apocalyptiques et présages d'un monde désordonné, suspendu au bord du gouffre. Pendant que chacun est secrètement occupé à exorciser ses peurs et ses fantasmes, se dresse bientôt sur un fond de mort et de folie collective l'image du grand Dictateur qui, flanqué de sa créature servile, impose un nouvel ordre du monde, fondé encore une fois sur le règne de la terreur et de la répression.

Du mélange des genres — spectacle de cabaret, burlesque (avec l'inévitable tarte à la crème), revue musicale (sketches et chansons en alternance), théâtre «classique» (on pense à cet extrait gueulé, hallucinant de *King Lear*), sur un

fond indéfinissable de rock *nowhere* comme se plaisent à le décrire les membres de Montréal Transport Limité — sort quelque chose d'hybride, résolument impur, mixte, entre la tradition et la parodie, la collectivité et l'individu, l'originalité et la répétition. Ceci n'est sans doute pas sans rapport avec l'enthousiasme du spectateur malgré la mise à mort joyeuse et sans espoir de toutes ses utopies.

L'obligation de se «transporter» de salle en salle, les échos d'une presse qui a facilement cédé au dithyrambe et les attentes exagérées du public expliquent sans doute l'essoufflement des comédiens-musiciens et l'accueil plus mitigé qu'ils ont reçu à la salle La Polonaise. Le problème de l'accessibilité des salles n'est pas nouveau pour les membres du groupe, comme l'explique François Gourd à Pierre Beaulieu:

«Nous — je parle de Montréal Transport, de Wonder Brass, des gens qui étaient autrefois avec Pouet Pouet Band, l'Enfant Fort et plusieurs autres amuseurs publics — nous avons la clientèle, nous l'avons toujours eue. Ce qui nous manque, ce qui nous a toujours manqué, c'est une salle pour produire nos shows, des moyens, un système d'éclairage et de son convenables pour pouvoir donner au monde un spectacle de qualité.»²

Il est ironique de songer, alors que des sommes énormes ont été englouties pour mettre sur pied la Comédie Nationale (I), que des comédiens-musiciens font revivre pour la Xe fois le cabaret Éphémère dans l'espoir de se trouver... une salle.

gilles lapointe

2. Pierre Beaulieu, «Montréal Transport fait revivre l'«Éphémère»», *la Presse*, 28 mai 1981, p. A-13.